

## *Boucs émissaires et miroirs aux loups*

Le retour des loups en France est très révélateur d'une situation complexe où la place et le rôle de l'être humain sont en question.

Un mois de novembre dans les Alpes de Haute Provence, je me trouvais avec un dur à cuire, nourri au soleil et au froid de montagnes pentues entrecoupées de vallées encaissées ou poussent les cailloux. Sec et ferme comme un chêne du pays, le regard perçant, le pied sûr, le cœur solide ; propulsé dans la guerre d'Algérie à dix-huit ans, toujours au troupeau à son soixante-quinzième anniversaire. Un éleveur-berger de moutons, de père en fils depuis... allez savoir !

Ce jour d'automne j'ai pourtant vu des larmes naître sur ses yeux. La première et la dernière fois peut-être. Nous étions dans des éboulis au pied de barres, de ces calcaires qui façonnent de loin en loin le paysage de nos Préalpes du sud.

La veille une toute petite partie de son troupeau lui avait échappé dans le brouillard. Il n'avait pas pu récupérer les brebis car elles étaient trop loin, déjà en crête alors qu'il revenait vers la bergerie au bout du vallon. Les trois patous ne s'étaient sans doute aperçus de rien, ils étaient redescendus aussi. Un ou plusieurs loups, il en avait vu deux quelques jours avant dans ce secteur, en avaient profité. Une brebis avait été consommée en partie et une vingtaine étaient tombées du haut des falaises. Elles s'étaient fracassées dans les rochers en bas, étalées sur plusieurs dizaines de mètres. Des roches grises étaient colorées du rouge de leur sang, imprégnant les lieux de son odeur qui se mêlait à celle des viscères et des panses éparpillées. L'écho de nos pas et de nos rares paroles résonnait en se mélangeant aux croassements des corbeaux que nous avions dérangés dans leur festin. Des vautours nous survolaient, déçus de ne pouvoir se poser dans ce secteur.

L'ambiance et l'émotion étaient saisissantes sous le pâle soleil froid qui révélait la scène dans toute sa détresse. Sentiments d'impuissance, d'abandon, de solitude... Ce ne sont que des brebis me direz-vous. Mais vous ne l'auriez pas dit à ce berger. Et encore moins qu'il n'avait qu'à mieux garder ses moutons. Ce jour-là j'ai ressenti la peine d'un homme bâti dans le roc, un des derniers dépositaires du savoir-faire de générations innombrables des paysans qui disparaissent, happés par les évolutions des temps modernes. Que dire à celles et ceux qui sont en prise directe avec des événements qui souvent les dépassent ?

À cette bergère ébranlée, qui a poursuivi un loup qui avait saisi un agneau au milieu du troupeau et qui s'est figée à deux ou trois mètres d'un fauve au poil hérissé, grondant féroce, la gueule ouverte sur des dents menaçantes, et qui s'était arrêté pour se retourner après avoir lâché l'agneau en la fixant droit dans les yeux, puis qui était reparti tranquillement avec l'agneau dans la gueule ?

À cet éleveur écoeuré qui doit abattre une quinzaine de jeunes brebis en les égorgeant, en pleine montagne, après qu'elles aient fracassé leur parc de nuit et se soient éloignées, éperdues, sans défense, puis blessées à mort sans qu'une seule ne soit même consommée, ou à peine ?

À ce berger exténué qui a vu un loup attirer ses chiens de protection alors que son troupeau commençait à bouger en fin d'après-midi après la chaume, puis qui s'est retrouvé face à une meute qui attaquait de tous les côtés à la fois, se jouant de lui, qui courrait à perdre haleine en hurlant, désarmé ?

À cet autre qui n'en revient pas, après avoir fendu sa houlette, constituée d'un bois très dur avec un crochet en fer au bout, sur le dos d'un loup qui avait saisi un agneau à la gorge au milieu du troupeau dans un creux de terrain, alors que les patous se trouvaient à l'avant ?

Les aïeux des éleveurs et des bergers qui se trouvent dans nos montagnes des Alpes avaient lutté pour supprimer la présence des loups. Alors qu'ils étaient enfants, certains des plus âgés en 2015 ont connu la dernière phase du combat acharné qu'ont livré leurs parents et ancêtres contre ce prédateur, une lutte qui dure depuis des milliers d'années, depuis les débuts de l'élevage.

Ces gens avaient été jusqu'à brûler leurs dernières forêts pour débusquer et tuer, lors de grandes battues entre villages, les quelques loups qui avaient pu échapper à la chasse, au poison ou aux pièges et qui se trouvaient dans leurs montagnes des Alpes du Sud, alors dénudées. Sur certains lieux de passage, comme les cols, ils creusaient des fosses recouvertes de branches que la neige rendait invisibles, parfois même maçonnées et munies d'un appât.

Leur principale ressource pour subsister, chichement, était le petit élevage familial : quelques vaches, cochons et chevaux ou mulets pour les plus riches, chèvres et moutons plus ou moins pour tous, qui étaient loin de faire bon ménage avec les loups, pour qui il était parfois plus facile de prélever des proies domestiques, en particulier pendant l'allaitement quand il faut nourrir les petits, ou dans les périodes de grands froids alors qu'il y a moins de gibier. Ceux-ci représentaient donc une sérieuse menace, résolue par l'éradication du prédateur au grand soulagement de tous.

Depuis, les multiples exploitations paysannes traditionnelles ont peu à peu disparu, l'élevage s'est spécialisé et agrandi pour ceux, de moins en moins nombreux, qui ont pu faire face aux contraintes du monde moderne. Les éleveurs et les bergers se sont adaptés bien plus aisément au fait qu'il n'y avait plus de prédateurs, notamment dans les alpages en été.

Or les loups, devenus espèce protégée, sont revenus en France il y a une vingtaine d'années, depuis l'Italie. C'est une conséquence de la ratification par l'état français de la loi européenne de protection des grands prédateurs. La prise de conscience de plus en plus répandue des désastres provoqués par nos sociétés occidentales en matière d'environnement, a conduit à certains choix visant à protéger, à réparer, tout en cherchant à redéfinir notre rapport à la nature : coexister plutôt que détruire.

Ces nobles intentions ont pourtant un effet indirect qui participe à une autre menace d'extinction, celle des petits éleveurs. Du moins c'est l'avis d'une très grande partie des montagnards de souche ou de terrain, qui ont du mal à accepter cette situation en rapport au loup, jugée plus ou moins insensée. Ils s'inquiètent de l'orientation générale de la société où leur disparition progressive est quasiment programmée...

Le loup avive les blessures, rouvre les plaies, perturbe le quotidien et fait figure de coupable d'une situation dont il est loin d'être le seul responsable.

L'activité pastorale est liée en grande partie à l'esthétisme de nos paysages de montagne ; elle permet la maintenance d'une flore et d'une faune particulièrement riches, hors cas de surpâturage, et réduit les risques d'avalanches ou d'incendies. Grâce à elle des chemins sont entretenus, des cabanes sont rénovées, des sources continuent à offrir leur eau. C'est une ressource économique importante dans nos pays, assurant le maintien d'une population montagnarde qui perpétue une activité extrêmement ancienne.

Alors même que le néo-libéralisme mondial n'est pas favorable à cela : la viande de mouton en provenance d'Australie, de Nouvelle Zélande ou d'Argentine entre autres, est moins chère dans nos supermarchés que celle qui est produite sur place. La qualité est moindre et l'impact sur la consommation d'énergie bien plus important, mais quand le porte-monnaie prime... Résultat, près de soixante pour cent de la viande d'agneau est importée en France ! Même la laine ne vaut plus grand-chose, celle venant de Chine par exemple étant bien meilleur marché ; il n'est pas rare qu'elle soit tout simplement jetée. Ainsi, nos petits éleveurs ont de plus en plus de difficultés à vendre leurs agneaux et à vivre de leurs revenus, quand bien même ils bénéficient de cinquante pour cent de subventions par rapport au prix de vente.

Certains refusent d'accepter que le loup soit arrivé tout seul. Il est vrai qu'il a eu le museau fin d'apparaître d'abord dans le parc national du Mercantour. L'abondance de la faune peut l'expliquer, ainsi que les photos d'individus traversant un pont d'autoroute vers Milan, ou se trouvant à la périphérie de grandes villes en Italie... Si on n'en trouve pas partout entre les Alpes et les Abruzzes, d'où il est originaire, dans de vastes espaces giboyeux et boisés, cela ne signifie pas grand-chose. Les distances entre deux territoires de loups peuvent atteindre des dizaines de kilomètres, voire plus encore. Mais il apparaît en fait qu'ils seraient principalement venus par la province de Gênes où les garde-chasses italiens les avaient repérés.

On peut raisonnablement penser que certains ont pu être aidés, cependant, aucune preuve n'existe. Il y a des rumeurs sur des personnes qui élèveraient des loups et qui les relâcheraient dans la nature, d'autres qui opèreraient des croisements et se débarrasseraient de la progéniture. Ce qui est sûr, c'est que l'élevage du loup est rigoureusement contrôlé, laissant vraiment très peu de possibilités à de tels comportements irresponsables.

Les territoires de loups vont jusqu'à 350 km<sup>2</sup> en moyenne dans nos secteurs, avec des meutes de 2 à 8 individus, mais des groupes d'une douzaine et même d'une quinzaine de loups ont été observés à plusieurs reprises en 2014. Sur 4 à 6 naissances ou plus pour une portée par an et en général pour un seul couple par meute, moins de la moitié des louveteaux sont censés survivre dans des conditions difficiles, ce qui n'est pas le cas dans nos régions. Le rut se passe en février-mars et la mise bas en avril-mai. Leurs déplacements peuvent atteindre une cinquantaine de kilomètres en 24 heures (une centaine en plaine), et jusqu'à une quinzaine pour une mère avec de tout petits louveteaux, qui peut changer plusieurs fois de tanière. Il y aurait officiellement environ 400 loups en France au printemps 2015 (probablement plus...), dont une centaine dans une trentaine de zones de présence permanente, avec une progression annuelle de 15% en moyenne. Chaque année des loups en surnombre ou des individus dominants quittent leur territoire pour en trouver de nouveaux, essaimant de plus en plus hors des Alpes, ce qui amplifie le problème et demande une gestion d'autant plus vigilante.

C'est un animal qui s'adapte à quasiment toutes les situations, comme l'être humain qui est son seul ennemi. Les éleveurs et les bergers doivent maintenant faire face à la présence non souhaitée du loup, ce qui leur demande un surcroît de travail. Ce n'est pas seulement un changement de mentalité qui leur est demandé, mais aussi et surtout une transformation d'un style de vie, de leur mode de fonctionnement.

Les adaptations à la présence du prédateur ne sont pas toujours évidentes à mettre en place, surtout dans les alpages. Le parc de nuit, avec des filets électrifiés pour protéger le troupeau près de la cabane au lieu des couchades libres traditionnelles, provoque aux alentours une érosion du sol de plus en plus marquée du fait de l'aller-retour quotidien.

Un certain impact économique existe aussi, car brebis et agneaux ont tendance à moins engraisser à cause de tous ces déplacements et ça demande un travail supplémentaire pour les bergers, qui, d'autre part, ne sont pas tranquilles lorsque la présence du loup se confirme ; ils dorment mal la nuit et sont sur leurs gardes dans la journée. Ce qui entraîne un impact psychologique, d'autant plus lors de la découverte des victimes, parfois plusieurs dizaines, égorgées, déchiquetées, ou agonisantes qu'il faut abattre sur place...

Les chiens de protection sont de plus en plus utilisés, bien que certains y soient toujours réfractaires, pensant que c'est là une façon d'accepter la présence des loups, ne sachant qu'en faire en-dehors de la saison d'estive ou craignant les problèmes dans les endroits fréquentés par les randonneurs. Quoiqu'il en soit, les éleveurs estiment qu'on leur impose de se protéger d'un prédateur qui remet en cause leurs méthodes, dans un contexte où la pérennité de l'activité ancestrale des petits éleveurs est menacée.

La présence des chiens de protection, dont le patou est le plus répandu, diminue le nombre et la gravité des attaques, les déplaçant plutôt dans la journée, sinon la nuit sur des lots de brebis qui se sont coupées du troupeau. Mais ces chiens posent de plus en plus de problèmes vis à vis des randonneurs ou de simples passants, qui, souvent, ne comprennent pas ou ne respectent pas les consignes, pourtant largement diffusées.

Les chiens de protection requièrent un réel savoir-faire qui fait souvent défaut actuellement. Ils ne sont en conséquence pas toujours bien efficaces, surtout si l'on considère que dans l'idéal ils devraient former un groupe équilibré avec un nombre minimum d'individus (deux pour cent brebis, sept pour mille, dix pour mille cinq cent) d'après certains experts. Or ce sont des conditions très difficiles à obtenir en alpages où, en général, les bergers ne connaissent pas les chiens et gardent les troupeaux de plusieurs éleveurs associés pendant l'estive.

Il faut compter deux à trois ans pour les former et ils ne sont performants que pendant cinq ans environ. Ils peuvent se montrer très agressifs dans certaines situations, surtout s'ils n'ont pas été dressés de manière adéquate, notamment vis-à-vis des autres chiens et en général lorsque les promeneurs ont peur et qu'ils font le contraire de ce qu'il convient, comme passer dans le troupeau, jeter des pierres aux chiens, leur donner des coups de bâtons ou s'enfuir devant eux. La faune sauvage en subit elle aussi des dommages, en particulier les marmottes en été, ainsi que chevreuils et autres toute l'année, lorsque ces chiens vont faire un tour...

Des subventions permettent aux éleveurs d'employer des aide-bergers et de rénover ou de construire des cabanes, ce qui est un atout non négligeable. Toutes ces mesures de prévention réduisent certainement les risques mais ne pourront probablement jamais les empêcher tout à fait, face à un prédateur comme le loup. D'ailleurs elles ne sont pas toujours applicables à cent pour cent (périmètres de captage des eaux interdisant les parcs ; quartiers trop éloignés...).

Les moyens de protection sont cependant devenus indispensables et devraient être de plus en plus sûrs avec l'expérience et les innovations. Il existe encore les techniques d'effarouchement, mais les moyens classiques (principalement des lumières, des coups de feu ou des émissions de radios intermittentes) ne font effet que dans les premiers temps. Il y a certainement des progrès à faire à ce niveau, pour mettre au point des solutions qui pourraient au moins inquiéter suffisamment le prédateur et le contraindre autant que possible à se tenir à l'écart des troupeaux (phéromones de stress, répulsives...).

Amélioration de la gestion des chiens de protection et recherche de répulsifs valables contre les loups sont à mon avis les deux priorités dans ce domaine.

Les éleveurs, et pas seulement en zone de montagne, ont intérêt à appliquer ces méthodes, sans attendre d'être pris au dépourvu... Des aides existent, il vaut mieux s'en servir. Savoir s'adapter n'est pas reculer, au contraire. Il est certain qu'un berger disposant d'un revenu conséquent, d'une cabane confortable avec parc de nuit à côté et de quelques chiens de protection efficaces saura beaucoup mieux gérer son troupeau et aura moins de cas de prédation, concernant principalement des brebis isolées. Car les loups sont très malins et savent profiter de la moindre occasion qui se présente, au point qu'on est souvent étonné par leur opportunisme.

Contrairement à l'opinion qui veut que ceux-ci ne tuent pour les manger que les bêtes les plus faibles, il n'en est malheureusement pas de même avec les moutons. Ce sont des animaux domestiques en grand nombre, faciles à tuer, qui s'affolent et tournent sur eux-mêmes ou se précipitent droit devant quand ils sont attaqués. Et ce ne sont pas les brebis malades, les chétives ou les vieilles qui sont tuées, mais presque toujours les jeunes et les plus belles, souvent les plus familières, celles qui ont été élevées au biberon par exemple. Ce ne sont pas, comme dans les contrées nordiques, des bêtes sauvages en petit nombre, beaucoup plus difficiles à attraper, dont la capture est essentielle pour la survie. Les proies ne manquent pas dans nos montagnes, la faune y est relativement abondante. Souvent il s'agit plutôt d'un jeu, d'un entraînement, en tout cas c'est une situation bien différente de la prédation sur des animaux sauvages dans des conditions difficiles.

En conséquence les attaques comportent beaucoup de victimes simplement égorgées, voire parfois dérochées, et des blessées qu'il faut abattre ou qui ne survivent pas la plupart du temps. En moyenne, sur l'ensemble des victimes constatées personnellement depuis une douzaine d'années, environ 31% ont été plus ou moins consommées, sur un total de 60,5% tuées et 39,5% blessées. [D'après les statistiques actuelles, un peu plus de 6 000 victimes sont reconnues « loup non-exclu », dans plus de 2 000 attaques en 2014, sur environ 46 000 pertes diverses dans les Alpes, dues aux maladies, à la foudre etc.].

Dans 52% des attaques il n'y avait pas de chiens de protection (80% de 2007 à 2010 et encore plus auparavant car il y en avait très peu), et dans 48% des cas ils étaient plus ou moins présents. Environ 36% des attaques ont eu lieu dans des parcs de pâturage (dont 1/10<sup>ème</sup> dans des parcs de nuit), sans chien dans la plupart des cas. 64% des bêtes attaquées se trouvaient donc en-dehors d'un parc, dont près de la moitié durant la nuit, sans protection (brebis qui se sont coupées du troupeau et que le berger n'a pas repérées, souvent dans des secteurs ravinés, boisés ou par temps de brouillard). Il faut aussi prendre en compte le fait que beaucoup de brebis peuvent avorter à la suite des attaques, et que certains moutons stressés dépérissent.

Au sujet de la réalisation des constats d'attaques sur troupeaux domestiques, qui permettent de mettre en œuvre une indemnisation des éleveurs en cas de dommages où le loup n'est pas exclu, le fait que ce soit un lien direct entre les institutions administratives et les éleveurs doit être particulièrement pris en compte.

L'écoute et les échanges sur place représentent en général une forme de soutien aux bergers et aux éleveurs, suite aux attaques. C'est un élément important qui fait partie intégrante des constats et qui mérite d'être valorisé. Il est évident qu'il vaut mieux ne pas ignorer le stress d'un berger qui n'a pas dormi de la nuit (à cause d'attaques précédentes, des chiens de protection qui aboient, du troupeau qui bouge etc.) ou/et qui trouve des brebis déchiquetées en se levant. Un peu de compréhension et d'empathie sont nécessaires pour, au moins, ne pas empirer la situation.

D'autre part il y a souvent des animaux qui disparaissent. La recherche des victimes est très appréciée, elle contribue à favoriser des échanges constructifs et devrait être encouragée. Quand,

par exemple, on se trouve en montagne à deux heures de marche d'une piste carrossable et qu'il manque une centaine de moutons, repartir les mains dans les poches sans aider à les retrouver n'est satisfaisant pour personne.

Lors d'un constat d'attaque, l'une des tâches à effectuer consiste à chercher des indices relevant du prédateur. Selon les circonstances cette recherche peut ne pas se limiter au lieu de l'attaque et ainsi s'étendre au secteur environnant, en particulier dans des secteurs où la présence de loups est récente, incertaine ou ignorée. C'est là une opportunité d'en savoir davantage et d'être plus présent sur le terrain.

Se trouvant au contact des personnes directement concernées, dans des situations toujours plus ou moins pénibles qui peuvent facilement déboucher sur des réactions agressives, ceux qui réalisent des constats devraient être en mesure de favoriser des contacts humains où priment les échanges et l'entraide. C'est une des conditions requises pour permettre d'éviter des blocages, qui ne peuvent qu'entraîner des complications supplémentaires au détriment de tous.

Bien sûr il y a aussi les rares chiens sauvages en France qui peuvent s'attaquer aux animaux domestiques, et surtout les chiens errants, ceux qui ont un foyer mais qui sont libres pendant la nuit et qui se retrouvent à quelques-uns pour aller s'amuser dans les montagnes, aux dépens des troupeaux et de la faune. Leurs attaques, en particulier celles des plus gros, sont souvent très difficiles à différencier de celles des loups. Ces derniers ont tendance à égorger et à consommer avant tout le cou, les épaules et le thorax avec les viscères thoraciques, découpant la peau très proprement ainsi qu'on pourrait le faire avec un couteau aiguisé comme un rasoir. Ils ne touchent pas en général aux viscères abdominaux et sont capables de retirer la panse qu'ils déposent à côté sans l'abîmer. Les chiens s'intéressent plutôt aux viscères abdominaux, déchirent la peau et mangent les gigots, infligeant souvent de nombreuses blessures de tous côtés. Et ils sont presque toujours bien moins discrets que les loups.

Quant aux lynx, il y en a bien peu dans le sud des Alpes, personne ne sait combien exactement. Ils occasionnent quelques dégâts en général très ponctuels et limités, souvent en lisière de forêt, leur domaine, égorgeant leur proie et la mangeant très proprement en commençant le plus souvent par un gigot.

Pour limiter les dégâts au maximum il ne faudrait pas que troupeau puisse signifier garde-manger facile à atteindre pour le loup. Pour cela les moyens de protection les plus efficaces sont incontournables. Les bergers et les éleveurs ont le devoir de soigner et de protéger leurs bêtes ; se défendre dans des conditions raisonnables me semble légitime. Il y a des chances pour que les loups deviennent plus discrets s'ils se font recevoir de temps en temps à coups de fusil lorsqu'ils sont repérés près des moutons, cela pour leur faire peur avant tout car il n'est pas aisé de les atteindre.

Des mesures allant plus ou moins dans ce sens s'appliquent depuis quelques années, celles du tir de prélèvement de quelques loups en France et celles du tir de défense. C'est de toute façon très aléatoire. De plus, si un loup ou une louve alpha dominant de la meute et qui en maintient la

cohésion est tué, celle-ci peut éclater et les attaques des loups devenus erratiques risquent de provoquer des dégâts encore plus importants.

Il est certain qu'il y a moins de faune sauvage sur un territoire de loups, en tout cas par moments et par endroits. Il a été observé qu'au départ les populations d'ongulés diminuaient de façon conséquente, mais qu'après quelques années celles-ci augmentaient plus ou moins, sans revenir à leur taux initial cependant, grâce à leur adaptation à la présence des prédateurs, en devenant plus rapides, plus méfiantes...

Le loup est là où on ne l'attend pas, déjouant parfois les chiens de protection, fondant sur ses proies au moment le plus favorable. Rassurez-vous, dans les conditions actuelles il craint plus que tout l'être humain. Normalement il le fuit dès qu'il sent sa présence, ce qui le rend d'autant moins visible. Cependant certains loups n'hésitent plus à attaquer les troupeaux même en présence des bergers ; ils ne sont pas toujours suffisamment farouches et peuvent s'approcher des maisons, des bergeries. Ils s'en prennent évidemment à d'autres animaux domestiques comme les caprins, mais aussi les jeunes bovins ou équidés. En meute, ils sont capables de s'attaquer à de grosses proies sauvages. Ainsi l'une de leurs préférées est le cerf.

Toutes les mesures de protection, les subventions et les indemnités pour soutenir les éleveurs ont un impact financier conséquent sur la collectivité. Peut être cent fois plus que votre revenu annuel, mais dix fois moins que les sommes dépensées pour les traitements des maladies ovines pendant la même période. Tout dépend de son propre point de vue, mais il faut bien se rendre compte, d'une manière ou d'une autre, de la situation.

Préservation du loup devrait impérativement rimer avec préservation du pastoralisme, du petit élevage de montagne. Ce n'est pas facile mais probablement réalisable à long terme. Tout le monde doit faire un effort (à part ceux qui préféreraient que de grandes zones de montagnes deviennent des sanctuaires débarrassés de la présence humaine, tout le monde habitant dans les mégapoles, ou en orbite peut-être ?..). Il ne s'agit pas seulement des éleveurs, des bergers, des chasseurs, ou du soutien financier des contribuables, mais aussi des promeneurs, qui doivent comprendre qu'il convient au minimum de tenir ses chiens et de contourner les troupeaux sans les déranger.

Ainsi les loups pourront peut-être trouver une petite place dans nos régions, où ils seront plus ou moins tolérés. Sinon, ils continueront à déchaîner les passions. Symboles de liberté et de pureté sauvage pour certains ; haïs, dénigrés, braconnés par d'autres, éliminés en particulier avec du poison qui peut intoxiquer toute la chaîne alimentaire.

C'est au niveau des politiques agricoles que de réels changements pourraient être mis en place, favorisant la qualité plutôt que la quantité. Ce qui demande des transformations en profondeur de nos sociétés axées sur le profit à court terme, peu propices à promouvoir des gestions basées sur des pratiques et des échanges équilibrés, équitables, durables, respectueux de l'autre, de la nature.



Eric VISSOUZE, le 04 mars 2015

Terre-Vague de la Dryade

04140 AUZET

Accompagnateur en montagne, chargé de constats d'attaques sur troupeaux domestiques et suivi du loup dans les Alpes de Haute Provence depuis une douzaine d'années, auprès de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage.

<http://www.la-dryade.com>

[vissouze.eric@orange.fr](mailto:vissouze.eric@orange.fr)

Tel. 04 92 32 15 07

Mobile : 06 60 38 13 77